

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/1 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.1.62303

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Arend MINDERMANN, *Adel in der Stadt des Spätmittelalters. Göttingen und Stade 1300 bis 1600*, Bielefeld (Verl. für Regionalgeschichte) 1996, 499 p. (Veröffentlichungen des Instituts für historische Landesforschung der Universität Göttingen, 35).

Les rapports entre la noblesse et la ville constituent un thème de recherche de plus en plus important outre-Rhin, auquel Arend Mindermann apporte une intéressante contribution. L'objet de sa thèse de doctorat est la présence de nobles campagnards au sein de la ville, présence tant spatiale que matérielle et personnelle, à l'encontre de l'opposition qu'une historiographie ancienne mais encore résistante postulait. La démarche d'A. M. n'est pas sans rappeler celle qu'Andreas Ranft avait mise en œuvre dans son étude des «sociétés de noblesse» (*Adelsgesellschaften*)¹: examen successif de deux cas d'espèce (ici les villes de Göttingen et de Stade) à partir d'une grille identique (ici: «noblesse et seigneur urbain: les *curiæ* urbaines de la noblesse», «noblesse et conseil de ville», «noblesse et Église», «tournois»; l'organisation interne de chacun de ces points est elle-même très répétitive d'une ville à l'autre, bien que les différences locales contraignent à de petites adaptations), puis comparaison entre elles et avec d'autres cas allemands (ici principalement Hanovre, mais pas seulement), toujours en suivant la même grille (ce que n'avait pas fait Ranft). Le choix des deux villes de base (Göttingen et Stade), quoique justifié par A. M. en raison de leurs ressemblances (villes hanséatiques, même ancienneté, présence de *consules* depuis la même époque, institutions municipales comparables, présence d'un château seigneurial, expulsion du seigneur au XIV^e siècle) et de leurs dissemblances (ville de l'intérieur au sein d'un espace topographiquement cloisonné vs. ville côtière ouverte sur l'extérieur), reste peu convaincant: rien de tout ceci ne suggère *a priori* que ces villes constituent un lieu d'examen significatif des rapports entre ville et noblesse; il eût été sans doute plus pertinent de choisir (ou du moins de justifier le choix) des villes connues pour leurs options ouvertement favorables ou hostiles à la noblesse (ou une de chaque), ce qui pouvait faire des rapports ville/noblesse un enjeu social à l'époque étudiée, et non un questionnement quelque peu gratuit.

De fait, la répétition du questionnement sur les trois parties du travail permet certes de s'y retrouver aisément, mais elle donne aussi à la démarche un caractère un peu schématique sinon artificiel: on peut sans problème parler de plan «à tiroir», qui est habituellement le signe soit de l'absence d'une problématique – ce qui n'est pas vraiment le cas ici –, soit de la projection sur le matériau d'une problématique ou de catégories élaborées hors-contexte (c'est-à-dire de manière ahistorique). La présentation par A. M. de sa problématique est ainsi caractéristique: il s'agit avant tout de combler un «vide» historiographique, ou de construire le pendant de la «présence attestée des bourgeois – et ici en particulier des patriens – dans ce que [Otto] Brunner appelle «le monde de la seigneurie rurale» en montrant la présence des nobles dans le monde de la bourgeoisie urbaine. Nulle part n'apparaît d'interrogation sur la validité de l'emploi des catégories «ville», «noblesse», «Église», etc., ni sur l'hypothèse que ces catégories puissent se définir les unes par rapport aux autres, ni encore sur la possibilité heuristique d'étudier la noblesse dans les villes à travers les rapports entre des nobles individuels et des instances urbaines particulières (institutions municipales, établissements ecclésiastiques urbains, pratiques *a priori* considérées comme nobiliaires et accomplies dans les villes, etc.), ni enfin sur l'écart entre pratiques et discours. Bref, si l'objet est légitime (ville/noblesse), la problématique est par trop substantialiste pour pouvoir apporter à l'objet autre chose que du matériau de réponse qui attende un traitement adéquat.

Pour ce qui est du matériau, toutefois, l'ouvrage d'A. M. fournit un grand nombre de données tirées d'un volume conséquent de sources exploitées, publiées ou non. C'est ce qui fait l'intérêt du travail. Le caractère probablement le plus important – ne serait-ce que parce

1 Cf. c.r. dans: *Francia* 23/1 (1996) p. 353–357.

qu'il était jusqu'alors le moins étudié – de la présence aristocratique en ville est la détention de portions notables du sol urbain, occupées par des ›cours‹ (*Höfe = curiae*), tenues en fief castral et le plus souvent à proximité du château seigneurial et donc à la périphérie (ce que montrent clairement les cartes établies par A. M.): la concentration spatiale est particulièrement nette à Göttingen. L'évolution de cette implantation urbaine est elle aussi significative: parcellisation, accensement, vente progressive, au XIV^e siècle, principalement aux conseils de ville – mais aussi, par donation, aux ordres mendiants, principalement les Franciscains, ce qui a évidemment comme conséquence l'implantation périphérique de ceux-ci dans la ville, que l'on a généralement tendance à rattacher à un modèle classique de lien avec les portes et avec les couches populaires. Inversement, les conseils s'évertuent à empêcher ou rendre difficile l'acquisition de biens *intra muros* par les nobles, mais cette absence foncière ne signifie toutefois pas une absence personnelle: on observe en effet que des nobles font partie de la bourgeoisie (ils constituent même par moment jusqu'à 20% des nouveaux bourgeois), résidente ou pas (il s'agit alors de »bourgeois forains«). Il était en effet de l'intérêt des villes de s'assurer de la fidélité et de l'aide d'une partie de l'aristocratie afin de faire face à d'éventuelles agressions, dans le cadre de faides par exemple, et l'on rencontre ainsi des membres de la petite aristocratie au service soldé de la ville. En outre, les donations et fondations pieuses, avec la contrepartie de la commémoration, assuraient aussi, d'une certaine manière, une présence perpétuelle dans la ville, quoique de manière purement spirituelle. L'organisation de tournois en ville, enfin, pourrait être considérée comme une autre forme de présence aristocratique en ville, de manière festive/ostentatoire, mais les tournois organisés à Göttingen et Stade de la fin du XIII^e au XVI^e siècle sont peu significatifs de ce point de vue: ils sont peu nombreux (sept en tout), organisés essentiellement par le prince local (duc de Brunswick et archevêque de Brême) à des fins tactiques (assembler les nobles locaux autour du prince), et les citadins semblent les considérer essentiellement comme des formes de mise en valeur face aux autres villes, dont on invite des représentants: bref, deux logiques sociales parallèles et qui concernent surtout les rapports entre ville et princes locaux. Au total, A. M. fournit par conséquent des résultats à connaître, mais à creuser et à interpréter de manière plus problématisée.

Joseph MORSEL, Paris

Cord ULRICH, Vom Lehnhof zur Reichsritterschaft. Strukturen des fränkischen Niederadels am Übergang vom späten Mittelalter zur frühen Neuzeit, Stuttgart (Franz Steiner) 1997, 222 p. (Vierteljahrschrift für Sozial- und Wirtschaftsgeschichte, Beiheft 134).

Le destin particulier d'une partie de l'aristocratie allemande en comparaison des autres régions mais aussi d'autres pays a intrigué maints chercheurs depuis le XIX^e siècle: il s'agit de la formation, dans le deuxième quart du XVI^e siècle, d'une corporation directement soumise à l'empereur et composée initialement de petits aristocrates, désignée de ce fait »chevalerie d'Empire« (*Reichsritterschaft*), présente essentiellement dans la moitié sud de l'actuelle Allemagne, en Franconie, Souabe, Oberrhein (= les régions bordières du Rhin en amont de Mayence, incluant donc aussi l'Alsace), plus secondairement en Bavière. Divers mythes historiques ont été bâtis pour expliquer ce destin particulier, reposant en premier lieu sur une différence originelle: les chevaliers d'Empire seraient des descendants des ministériaux d'Empire du temps des Hohenstaufen; ou alors la configuration particulière des *droits seigneuriaux* (!) aurait conféré aux petits nobles locaux les pouvoirs allant de pair habituellement avec les droits seigneuriaux de la haute noblesse...

Rien de tout ceci ne tenant la route, il a bien fallu se tourner vers les particularités de l'évolution locale du pouvoir aristocratique, ce qui pouvait sembler nous rapprocher de l'histoire en tant que science du changement social. Le biais majeur dans tout cela, toutefois, est le